
BIBLIOTHECA

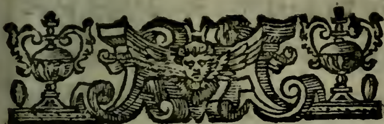
LA VALIZE OUVERTE.



A LYON,
Chez THOMAS AMAULRY
ruë Merciere, à la
Victoire.

M. DC. LXXX.
Avec Privilege du Roy.





A

SON ALTESSE

ROYALE

MONSIEVR,

FRERE UNIQVE

DV ROY.



ONSEIGNEVR,

Quoy que j'aye une fort petite opinion de mes

Ouvrages, je Vous presente celuy cy avec beaucoup de confiance ; le Roy qui l'avoit veu avant qu'il fut imprimé, en a parlé avantageusement, & ce glorieux témoignage qui rend mon Livre considerable ; m'a determiné à le dedier à V. A. R. C'est à vos bontez, MONSEIGNEUR, que je dois cet heureux succez : Car c'est parce que Vous m'honorez de Vostre protection, que ce grand Monarque a bien voulu jetter

les yeux sur mon Livre ; & je me trouve engagé d'examiner avec soin tout ce que je feray à l'avenir, pour répondre aux esperances du Public , qui ne croiroit pas facilement qu'un Autheur que V. A. R. protege , pût faire de mauvais Livres. Ie ne sçay pas si j'en pourray faire de bons : mais j'asſure bien V. A. R. que j'auray une éternelle reconnoisſance des bontez qu'elle a pour moy, & que je seray toute ma vie avec beaucoup d'atta-

chement & un tres-profond respect,

MONSEIGNEVR,

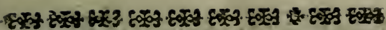
De V. A. R.

Le tres-humble tres-obeïssant, & tres-fidelle serviteur,

PRECHAC.



TABLE
DES LETTRES
contenuës en ce Volume.



Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy donné à saint Germain en Laye, le quinziéme jour de Fevrier 1680. signé BERTIN; & scellé du grand Sceau de cire jaune : Il est permis au sieur DE PRECHAC de faire imprimer, vendre & debiter un Livre intitulé *La Valize ouverte*, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il luy plaira, pendant le temps & espace de six années consecutives, à commencer du jour que l'Impression sera achevée: Et deffenses sont faites à tous Imprimeurs & Libraires, ou autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, vendre & debiter ledit Livre sans le consentement dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droict de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mil livres d'amende; & de

tous dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est porté plus au long dans ledit Privilege.

Ledit sieur DE PRECHAC a cedé son droict dudit Privilege à la veuve d'OLIVIER DE VARENNES pour en jouïr suivant le traité fait entr'eux.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 3. Juin 1680. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conseil Privé du Roy du 27. Fevrier 1665, Signé C. ANGOT, Syndic.

Achevé d'Imprimer pour la premiere fois, le 15 Juin 1680.

Et Ladite Damoiselle de Varennes à cedé son droict de Privilege à Thomas Amaulry Libraire à Lyon, suivant l'accord fait entr'eux.

LA



LA VALIZE OUVERTE.



PRES que l'Arbitre de l'Vnivers euſt donné la Paix à l'Europe, pluſieurs jeunes Gens qui eſtoient dans les Armées ſe rendirent à la Cour, où l'on paſſa

le Carnaval fort agreablement. Les Dames y parurent dans une grande magnificence, & les Cavaliers eurent ſoin d'eſtre auſſi galans au Bal, qu'ils avoient paru braves à la Guerre les années precedentes, dans la meſme saiſon.

Ils eſtoient ſi accouſtumez à vaincre, & la victoire leur avoit donné tant d'élevation, que la plûpart ſe flatoient qu'ils ne trouveroient rien qui pût leur reſiſter à l'avenir.

Ils traitoient l'amour

aussi Cavalierement que la Guerre, s'imaginant que l'habitude qu'ils s'étoient faite de prendre les Places d'assaut leur reüssiroit en amour, sans qu'il fut besoin de se conduire par les formes ordinaires. Mais les Dames punirent leur presomption, & il y en eut qui defendirent leur cœur avec opiniastreté, contre les attaques de ces Guerriers. Ce n'est pas de ces cruelles dont je pretends parler, estant persuadé qu'une faveur fournit plus d'in-

cidens & fait plus de plaiſir à lire, que toutes les cruautez des Femmes les plus ſeveres.

Vne Marquiſe que je ne veux point nommer, & de qui je permets au Lecteur de ſe faire une idée auſſi agreable qu'il luy plaira, parut fort charmante aux yeux d'un jeune Comte nouvellement revenu de la Guerre. Il chercha les occaſions de la voir ſouvent, & il y reüſſit ſans peine, par la facilité qu'on a en France de voir les Fem-

mes de la Cour chez la Reine, à l'Opera, ou dans les Maiſons qu'elles frequentent. Le Comte ſe rendit ſi aſſidu auprés de la Marquiſe, qu'elle jugea aiſément qu'il avoit quelque deſſein. Ses ſoins ne luy déplûrent pas ; elle tâcha neanmoins à luy cacher ſes ſentimens, & affecta de le mal-traiter, parce qu'elle étoit obſervée par un Courtiſan qui étoit un Homme fort conſiderable, qui vivoit en bonne intelligence avec elle, & qui l'aimoit

depuis long-temps. Mais le jeune Comte ſans ſe rebuter du peu de cas qu'on faiſoit de ſes ſoins, trouva moyen de parler un jour à la Marquiſe dans un lieu où il n'y avoit preſque perſonne. Il luy dit à l'oreille, qu'il avoit un ſecret important à luy apprendre. La Marquiſe jugeant bien ce qu'il avoit à luy dire, luy répondit un peu troublée, qu'elle ne vouloit point le ſçavoir. Le Comte qui avoit beaucoup d'eſprit, luy repliqua qu'il

n'eſtoit plus en peine de le luy apprendre, puiſque ſa Réponſe luy faiſoit juger qu'elle l'avoit entendu. La Dame rougit, & fut un peu deconcertée. Mais ſoit qu'elle euſt de l'inclination pour luy, ou qu'elle aimaſt la nouveauté, le Cavalier continua la converſation, & luy parla de ſon amour, ſans qu'elle s'en fâchaſt. Elle le pria ſeulement de garder un peu plus de meſures, & de n'affecter pas de la chercher, comme il faiſoit.

Le Comte craignant de luy déplaire, prit depuis ce temps-là beaucoup de précautions pour la voir; il ne laissa pas de la chercher souvent, & comme il témoignoit trop d'empressement pour luy parler, la Dame qui craignoit que cela ne fut remarqué, luy deffendit de se trouver dans les lieux où elle seroit : ou du moins, que si le hazard les faisoit rencontrer ensemble, il ne luy parleroit point. Mais pour adoucir la rigueur d'un

ordre ſi ſevere, elle luy permit de luy écrire, & luy donna meſme des expediens pour luy faire tenir ſes Lettres en ſeureté. Peu de temps aprés il y eut un Bal à la Cour; la Marquiſe y parut fort ajuſtée, & le Comte y danſa avec d'autres Femmes, ſans qu'il ozaſt jamais s'approcher de ſa Maîtreſſe. Il voulut neanmoins ſe faire un merite de ſa diſcretion, & profitant de la liberté que la Marquiſe luy avoit donnée de luy écrire, il

s'en alla le lendemain à Paris, & luy fit rendre avant que de partir, le Billet qui suit.

Lettre du Comte à sa Maitresse.

IE ne sçaurois demeurer plus long-temps à Saint Germain, où je vous vois à toute heure, sans qu'il me soit permis de vous parler de mon amour, ny de me plaindre de tout ce que je souffre par cette contrainte. Ie n'ay jamais veu une personne plus charman-

te, que vous l'eſtiez hier au Bal. Iugez combien ma paſſion eſt reſpectueuſe, puiſque j'eus la force de danſer avec des perſonnes indifferentes, pendant qu'il m'auroit eſté facile de danſer avec vous, ſi je n'euſſe apprehendé de vous déplaire. Toute la Cour vous admiroit, je regardois les ſpectateurs comme autant de Rivaux, parce que ie remarquois qu'ils vous trouvoient tous à leur gré. Il y eut des momens où mon amour

allarmé me fit ſouhaiter que vous euſſiez eſté moins belle, quoy que mon cœur m'aſſuraſt que je ne devois rien craindre, puis qu'il étoit impoſſible que perſonne pût vous aimer avec autant de paſſion & de ſincerité que je fais. De grace, ne me refuſez pas une réponſe, je la recevray avec beaucoup plus de joye que je ne ſçaurois vous l'exprimer; & afin que vous ne ſoyez point embarraſſée de me la faire tenir, envoyez-la moy

par la Poste, & adressez-la avec une envelope à l'homme que vous sçavez.

Le jeune Comte plein d'amour & de confiance, n'avoit pris aucun soin de mettre dans ses interests aucune des Femmes de la Marquise, au lieu que le Courtisan, de qui j'ay parlé, les avoit gagnées toutes par ses liberalitez. Ainsi il n'est pas extraordinaire qu'il fut averty de la bonne intelligence du Comte avec la Marquise.

Vn Homme de qualité qui poſſède paiſiblement le cœur d'une belle perſonne, eſt toûjours fort affligé d'apprendre qu'elle le trahit : Mais il eſt inconſolable, lors qu'il ſçait qu'un jeune Homme, ſouvent ſans experience, luy a enlevé ſa conqueſte. Le Courtiſan fut ſi ſenſible à l'infidelité de ſa Maiſtreſſe, ou du moins à la diſpoſition où elle eſtoit de le trahir, puis qu'elle recevoit les billets du Comte, & qu'on l'avoit meſme aſſuré qu'elle

venoit de luy faire réponſe, qu'il ne pût s'empeſcher d'aller chez ſa Maiſtreſſe, & de luy faire mille reproches. La Marquiſe qui craignoit beaucoup les affaires d'éclat, & qui peut eſtre ſe repentoit déja de s'eſtre embarquée ſi facilement, l'aſſura ſans ſe troubler, qu'elle n'avoit point écrit au Comte ; & s'appercevant qu'il ajoûtoit foy à ſes diſcours, elle ſe plaignit de ſon injuſtice. Les larmes qu'elle verſa acheverent de luy perſuader

ſon innocence, par la facilité que la plûpart des Hommes ont à croire, que leurs Maiſtreſſes leur ſont fidelles, ou par l'adreſſe ſi ordinaire aux Femmes, lors qu'il s'agit de cacher leurs foibleſſes. Enfin aprés pluſieurs éclairciſſemens faux ou veritables, le Cavalier luy demanda pardon de ſon emportement, & des jugemens desavantageux qu'il avoit fait de ſa conduite. Il ſe retira fort ſatisfait de la juſtification de ſa Maiſtreſſe. Neanmoins

moins comme il l'aimoit beaucoup, il n'étoit point en repos; & ayant trouvé moyen de parler ſecretement à la Femme qui luy avoit déja donné des avis, elle luy fit des ſermens horribles, que la Marquiſe avoit de l'inclination pour le jeune Comte; qu'elle avoit receu ce jour-là une de ſes Lettres, & qu'elle luy avoit fait réponſe par la poſte, ajoûtant que depuis une demie heure elle avoit donné ordre qu'on retiraſt ſa Lettre du Bu-

reau, mais que le Commis n'avoit pas voulu la rendre, parce que les paquets étoient faits.

Le Courtisan fut si estonné en aprenant toutes ces circonstances, qu'il auroit donné la moitié de son bien pour surprendre cette Lettre, afin de pouvoir convaincre son infidelle Maitresse. Il luy passa par la teste plusieurs moyens pour y reüssir; mais n'en trouvant aucun qui luy parut assez prompt pour servir sa jalousie avec succez, il se

determina à profiter de la liberté du Carnaval; & ayant pris des habits de masque, il choisit un domestique de qui la valeur & la fidelité luy estoient connuës. Ils se deguiserent tous deux, & étant montez sur de bons chevaux ils allerent attendre en chemin le Courrier qui porte les Lettres toutes les nuits de Saint Germain à Paris. Il ne tarda pas long-temps à passer comme ils l'avoient preveu, ils l'arresterent, & le Courtisan le mena-

ça de le tuër s'il faisoit la moindre resistance. Le Courrier qui n'avoit point d'armes, fut contraint de les suivre.

Aussi-tost qu'ils furent un peu éloignez du grand chemin, ils rompirent sa Valize, & prirent toutes les Lettres qui étoient dedans. Mais ayant remarqué, qu'il y avoit plusieurs paquets du Roy & des Ministres, le Courtisan les rendit tous au Courrier, & ne garda que les Lettres des particuliers. Il luy fit en suite quelque

liberalité; & afin qu'il ne pût pas le ſuivre, il l'attacha ſur ſon cheval, & l'ayant laiſſé ſans foüet & ſans éperons, il s'en alla à Paris au galop.

Auſſi-toſt qu'il fut arrivé chez luy, il ouvrit plusieurs de ces Lettres, dans l'eſperance de trouver celle que la Marquiſe écrivoit au Comte : Mais ſes ſoins furent inutiles, & il fut obligé de ſe coucher ſans qu'il trouvaſt ce qu'il cherchoit. Le lendemain j'allay chez luy par hazard, il m'ap-

pella en particulier ; & apres que je luy eus promis de luy garder le ſecret, il me fit confidence de ſon vol, & me témoigna que je luy ferois plaiſir d'examiner toutes ces Lettres, & de mettre à part toutes celles qui ſeroient eſcrites de la main de quelque Femme. Il ſortit en ſuite, & me laiſſa dans ſa chambre, où je m'enfermay, & y lûs toutes ces Lettres, dont j'en ay trouvé pluſieurs qui m'ont paru ſi curieuſes, que j'ay eſté bien-aiſe

d'en faire part au public. La premiere que je lûs s'adressoit à Monsieur le President de ** à la Rochelle. Voicy ce qu'elle contenoit.

Réponse à un President qui blâmoit un de ses Amis de ce qu'il demeuroit toûjours à la Cour.

VOus voulez, Monsieur, que je vous rende compte de ce que je fais à la Cour, & il me semble que vous pretendez par là m'embar-

raſſer beaucoup, puiſque comme vous le dites fort bien, je ne ſuis pas d'un rang qui m'oblige à y demeurer toûjours; je n'ay pas aſſez de bien pour y ſubſiſter, & je n'ay point d'employ qui m'y atta-che. Ie vous avoüé que je vivrois peut-eſtre plus tranquillement dans ma Province. Mais ſi vous connoiſſiez la Cour comme je la connois, vous ne blâmeriez ny mon gouſt, ny mon choix, puiſque c'eſt le ſejour le plus agreable qu'un honneſte Homme

Homme puiſſe choiſir. Je m'imagine que vous vous repreſentez une Cour d'intrigues & de cabales, ſemblable à celles des anciens Empereurs, où l'on n'obtenoit les graces qu'à la recommandation de quelque Dame, ou par le credit d'un grand Seigneur. Deſabuſez-vous, Monſieur, la Cour de Loüis le Grand eſt une Ecole de vertu, où chacun fait ſon devoir, à l'exemple du Maître, qui s'acquite ſi dignement du ſien. Les

honneſtes Gens y ſont eſtimez, & le merite eſt une recommandation aſſurée pour parvenir à la Fortune. La Religion, la juſtice & la probité y ſont fort à la mode; on n'y entend parler ny d'impieté, ny de violence; les débauches en ſont entierement bannies, & il eſt conſtant qu'on vit à la Cour avec beaucoup d'ordre & de modeſtie: C'eſt le Païs du monde où l'on trouve plus d'eſprit, plus de politeſſe, & plus de deſintereſſement.

Si aprés cela vous dites que j'ay tort de preferer ce sejour à celuy de mon Village (où l'Homme le plus raisonnable est un vieux Curé qui me faisoit tous les jours des plaintes de ce qu'il ne mouroit personne dans sa Paroisse.) Mandez-moy vos raisons, si elles sont bonnes je partiray incessamment, & je me rendray auprés de vous, pour vous renouveller les protestations que je vous ay faites d'estre toûjours, Monsieur, Vôtre tres-

humble & tres-obeïssant serviteur, &c.

Aprés que j'eus achevé de lire cette Lettre, j'en ouvris une autre qui s'adressoit à Mademoiselle de * ruë Grenelle à Paris. Je la leus, & y trouvay ces paroles.

Réponse à une Dame, qui avoit proposé à un de ses Amis de courre le Bal avec elle.

JE ne manqueray pas, Mademoiselle, de me rendre demain à Paris, pour courre le Bal avec

vous ; & avec Madame de * comme vous me l'ordonnez par vôtre Lettre. Le projet que vous avez fait de m'habiller en Marchand Turc, & vous deux en Esclaves, que je chercheray à vendre, me réjoüit, quoy qu'il me paroisse fort bizarre, que vous veüilliez contrefaire l'Esclave d'un Homme qui est si veritablement le vostre. Je vous avertis par avance, qu'il ne tiendra pas à moy que nous n'ayons beaucoup de plaisir à nostre masca-

rade. Mais ſçavez-vous bien, qu'un Maiſtre à tout pouvoir ſur ſon Eſclave. Ainſi quand vous ſerez la mienne, n'allez pas vous aviſer de trouver mauvais, que je me ſerve de mon autorité. Ie ne ſeray pas ſi Turc, que je pourray le paroître; & je vous promets de n'avoir point de rigueur pour vous. Soyez ſeulement docile & obeiſſante; car quelque merite que vous ayez, je ne veux m'en méfier qu'à mes propres connoiſſan-

ces ; & je n'oſerois répondre de vous, que je ne vous aye miſe auparavant à des uſages où je juge que vous ſerez fort propre. Mais aprés cela, je vous mettray à un ſi haut prix, qu'on connoitra ſans peine que je vous eſtime extremement, & que je ſuis vôtre treshumble ſerviteur, & non pas vôtre Maiſtre.

Ie fus aſſez content de cette Lettre ; j'en pris en ſuite une autre, dont le deſſus me donna de la curioſité. Il y avoit, à

Monſieur le Baron Deſquoarrabacas, Seigneur de Ribas, Bachas, & autres lieux. A Agen en Agenois. Je la décachetay, & y lûs ce qui ſuit.

Lettre d'vn Capitaine Gaſcon, qui avoit eſté caſſé.

MOnſieur mon frere, cette Lettre n'eſt que pour vous avertir, que ſans aucun égard à quelque peu de merite que bous ſabez que Dieu m'a donné, & ſans ſe ſoubenir que je ſuis né Gentilhomme, on a caſſé ma

Compagnie. Bous jugez vien qu'on n'a pas dit au Roy ce que je ſçay faire; car je beus vien qu'on ſçache, qu'on ne caſſe pas comme cela un Capitaine d'un bieux Corps, qui a eſté cinq ans en garniſon à Courtray : & meſme je gardois une des Portes dans le temps que les Ennemis voulurent aſſieger la Ville. Je reſerve cette raiſon pour la derniere ; mais Dieu me damne, ſi mes envieux me pouſſent à bout, je leur feray des affaires.

Car imaginez - bous, qu'un de mes grands Amis qui a esté Garde de magazin à Courtray, a épousé la sœur du gendre du frere d'un Valet de Chambre du Roi, qui me fera parler à luy quand je voudray ; & debinez un peu, si je sçauray luy dire mes raisons. S'il vaquoit quelque bon Gouvernement aux environs de chez nous, donnez-m'en abis ; car sans banité je pourrois y faire aussi beau qu'un autre. Adieu, je finis, en vous

aſſurant que je ſuis, Monſieur mon frere, Vôtre tres-humble & affectionné ſerviteur le Chevalier Deſquoarrabaças.

Cettte Lettre me parut moins extraordinaire qu'à un autre, parce que je connois le caractere de la Nation, & que j'avois veu depuis peu un Placet qu'un Officier Gaſcon preſenta au Roy, d'un ſtile approchant de celuy que vous venez de lire. Je continuay à ouvrir d'autres Lettres, & la premiere que je trou-

vay ſous ma main, s'adreſſoit à Monſieur le Marquis de Paſſemart, grand Baillif de ** A Paris. Voicy ce qu'il y avoit.

Lettre à un Homme qui s'étoit flaté de gagner une injuſte Cauſe par le credit de ſes Amis.

JE ſuis bien fâché, Monſieur, d'eſtre obligé de vous mander que ſi vous ne vous hâtez à vous accommoder avec vos parties, vous perdrez vôtre procez avec dépens ; & peut-être ſerez-vous con-

damné à l'amende. Je vois bien que vous ne vous eſtiez pas attendu à cela, ayant autant d'Amis à la Cour, que vous y en avez, au lieu que voſtre partie n'y connoiſt perſonne. Le Conſeil eſt aujourd'huy composé de Juges qui écoutent les bonnes raiſons, & qui ne font pas grand cas des ſollicitations. Madame la Ducheſſe a parlé de voſtre affaire à Monſeigneur le Chancelier avec toute la chaleur que vous pouviés ſouhaitter; mais

ma foy, ce n'eſt plus le temps de gagner les procez ſur la recommandation d'une Dame, ou d'un grand Seigneur. Monſeigneur le Chancelier l'a receuë avec beaucoup de civilité, & luy a répondu qu'il examineroit voſtre affaire avec ſoin, & qu'il vous feroit juſtice. Cependant c'eſt ce que nous voulions éviter, car vous aviez toûjours creu l'emporter par faveur : ainſi deſabuſez-vous, & ſongez à voſtre affaire, pendant que vous

en pouvez encore ſauver quelque choſe par un accommodement. N'allez pas vous flatter que vous y pourrez donner quelque ordre en gagnant du temps par les chicanes & par les ſubtilitez de vôtre Solliciteur ; je vous répons qu'elles ſont inutiles auprés d'un Chancelier auſſi vigilant & auſſi éclairé que celuy-cy, & il eſt certain que dans peu de temps tous les Solliciteurs de procez qui ne ſubſiſtent d'ordinaire que par les ſurpriſes qu'ils font

en faveur de leurs parties, pourront mourir de faim s'ils n'ont quelque autre métier : mais en revanche il en reviendra de grands avantages au Public, & l'on n'entendra plus parler d'injustices, ny d'extorsions; celuy qui aura raison pourra se reposer sur la fidelité de son Avocat, & ne sera point obligé de suivre le conseil pour éviter les surprises & les tours d'adresse des Solliciteurs. Voila, Monsieur, l'état veritable & du Conseil & de

voſtre affaire ; prenés vos meſures là deſſus, & ſoyés bien perſuadé que je ſuis avec beaucoup de ſincerite; Monſieur, Voſtre tres-humble & tres-obeyſsant ſerviteur.

Cette Lettre n'eſtoit point ſignée ; mais je jugeay bien en la liſant, que celuy qui l'envoyoit avoit une parfaite connoiſsance de l'integrité des grands Hommes qui compoſent le Conſeil, qui ne s'attachent qu'à rendre la juſtice & abolir la chicane. J'en pris une

autre adresse à Mademoiselle Braillard, à la Ferté-Milon; elle estoit en ces termes:

Lettre d'vn Officier qui venoit d'acheter une Charge chez le Roy.

MAdemoiselle ma femme,

Le dessus de ma Lettre vous explique le succez de mon voyage, car vous jugez bien que je ne vous donne pas la qualité de Demoiselle sans raison, vous l'estes assurément, & si quelqu'un ozoit vous

le diſputer, il auroit affai-
re au Roy, puiſque j'ay
l'honneur d'eſtre ſon Of-
ficier. La Charge me
couſte bon, & il n'y a que
trois cens francs de ga-
ges; mais celui qui me l'a
venduë m'a aſſuré que les
profits en valent plus de
cinq cens, & j'eſpere que
je les feray encore mon-
ter plus haut; car vous
ſçavez bien que j'ay la
main bonne. Je veux auſſi
dans quelque temps de-
mander un Benefice pour
mon fils Simon, imagi-
nez-vous ſi le Roy en

refusera à ses Officiers, puis qu'il en donne tous les jours à tant d'autres qui ne le sont pas. Dites à Paul qu'il apprenne bien à écrire, parce que s'il est joly garçon je luy donneray ma Charge dans deux ans. Au reste, ne faites plus difficulté d'aller la premiere à l'Offrande, & declarés tout franc aux Marguilliers, que s'ils ne vous presentent le Painbenit par preference à Madame Vincent & à madame du Fargis, je m'en plaindray au Roy.

Ce n'eſt pas que je me ſoucie de toutes ces vanitez, mais je ne veux pas qu'on puiſſe me reprocher que j'aye laiſſé perdre les droicts de ma Charge. Elle a encore beaucoup d'autres privileges dont je ne ſuis pas bien informé ; je m'imagine pourtant qu'elle me donne droit de chaſſe & de peſche.

Prenés garde de n'eſtre pas ſi mal propre que vous eſtiez, & de ne faire point comparaiſon avec toute ſorte de monde, parce

que la femme d'un Officier du Roy doit un peu ſouſtenir ſon rang. Adieu ma chere femme, je vous embraſſe mille fois avec tous nos enfans. Vôtre bõ mary. Claude Braillard.

La lecture de cette Lettre me fit voir la grande difference qu'il y a d'un Officier nouveau, à un autre qui a ſervy longtemps; car le premier ne ſonge qu'à profiter, & ne parle jamais ſans nommer le Roy, au lieu que l'ancien qui d'ordinaire ſçait vivre, ſonge moins

à acquerir du bien, qu'à meriter l'estime des Officiers qui sont au dessus de luy, & ne fait jamais un mauvais usage de l'honneur qu'il a d'appartenir au Roy. J'en ouvris en suite une autre, qui s'adressoit à Madame la Marquise de ** au Marais, à Paris.

Lettre d'un Amant à sa Maitresse.

CRoiriez-vous bien, Madame, que je me repens de vous avoir ja-

mais veuë, & que je feray des reproches à Mademoiſelle ** de m'avoir mené chez vous, comme ſi elle m'avoit procuré la connoiſſance de la Voiſin. Javois bien oüy dire que vous eſtiés belle, & que vous aviés de l'eſprit, mais franchement je ne vous croyois pas ſi dangereuſe, & je commence à m'appercevoir, quoy que trop tard, qu'il n'eſt pas permis à un Homme qui eſt attaché à la Cour, & qui ne devroit eſtre occupé que de

de ſon ambition, d'eſtre en commerce avec une perſonne auſſi charmante que vous l'eſtes. Car enfin, Madame, depuis nôtre derniere converſation je ne ſonge non plus à ma fortune que ſi j'avois cent mil livres de rente: toutes les femmes de la Cour me paroiſſent effroyables, je trouve que les Courtiſans ſont groſſiers & ſans eſprit, & il me ſemble que vous ſeule eſtes belle, que vous ſeule avez de l'eſprit, & qu'il n'y a que vous en

France qui ait de la politesse. Voila l'effet de cette conversation, jugés aprés cela si j'ay sujet de me plaindre de vous; je m'apperçois cependant que je ne sçaurois plus passer deux jours sans vous voir, & je suis reduit à vous suplier, ou que vous ayés compassion de l'état où vous m'avés mis, ou tout du moins que vous me cachiés à l'avenir une partie de vos charmes. Tenés-vous-en au premier expedient, si vous m'en croyés; car il vou

ſera aisé de me rendre heureux, & il vous ſeroit difficile de paroître moins aimable à un homme qui vous adore.

La Dame connoiſsoit apparemment l'écriture du Cavalier, car ſon nom n'y eſtoit pas. La premiere que je lûs aprés celle-là, s'adreſsoit à Monſieur le Preſident de ** à Paris.

Lettre d'un Abbé qui prie un de ses Amis d'employer son credit pour luy faire obtenir une Abbaye.

C'Est dans cette occasion, Monsieur, qu'il faut employer vôtre credit & celuy de vo Amis, pour me faire donner une des Abbayes qu vaquent. On m'a asseur qu'il y en a une beaucou plus considerable que le autres, il vous sera aisé d sçavoir à Paris combie elle vaut, afin que s' est vray qu'elle soit au

considerable qu'on le dit, je puisse la demander. J'ay appris qu'il y a des Moines qui ne vivent pas fort regulierement, sçachez-le aussi, s'il vous plaist ; car estant connu pour un homme de bonnes mœurs, cette circonstance me seroit favorable, & mes Amis pourroient faire valoir cette raison, dans l'esperance que j'obligerois les Moines à vivre plus regulierement. Il seroit bon encore d'estre informé si elle est bien bâtie ; car

je vous avouë, que je ſuis dégoûté de la Cour, & ſi je puis m'en retirer avec honneur, je ne veux plus ſonger qu'à mon ſalut, faiſant fort peu de cas des biens du monde; mais il me ſeroit honteux aprés avoir eſté huit ans à la Cour, de m'en éloigner ſans qu'on m'eut donné des marques de l'eſtime qu'on y a pour moy. Ainſi, Monſieur, employez s'il vous plaiſt, tous vos ſoins pour me faciliter les moyens d'avoir cette Abbaye, &

ſoïez bien perſuadé que je ne perdray pas les occaſions de vous témoigner ma reconnoiſſance. C'eſt, Monſieur, Vôtre tres-humble & tres-obeiſſant ſerviteur, l'Abbé...

Ie ne trouvay rien de fort extraordinaire dans cette Lettre, & je fus ſurpris comment cet Abbé s'embarraſſoit du bâtiment de l'Abbaie, & qu'il ne ſongeoit pas à eſtre bien-toſt Eveſque. I'admiray ſa moderation, & j'ouvris une autre Lettre

qui estoit adressée à Monsieur de ** Conseiller au Parlement. Elle estoit écrite en ces termes.

Lettre d'un Homme inquiet, qui demande conseil pour se déterminer.

JE serois indigne de vôtre amitié, Monsieur, si je ne vous faisois part de l'état de mes affaires; je vous avouë que j'ay profité de quelque choses dans l'employ que j'avois, mais je me trouve plus embarrassé que je ne

l'étois auparavant : car je fais reflexion, que la Charge que j'ay voulu acheter m'engageroit à de grandes dépenses. Il est vray que j'aurois souhaité de me marier, & je vois bien que je ne sçaurois le faire avantageusement, que je n'aye une Charge. il me paroist difficile de trouver une femme comme je la desire, & dans cette incertitude je n'oserois hazarder d'acheter une Charge. I'avois eu pensée de placer mon argent

ſur l'Hôtel de Ville, mais j'apprens qu'on rembourſe ceux qui y en avoient mis. Vous m'aviez conſeillé de faire bâtir à Verſailles, & je l'aurois fait ſi je ne craignois les longueurs & les grands frais d'un bâtiment, qui vont toûjours plus loin qu'on ne s'eſt propoſé. Il me paſſe quelquefois par la teſte de m'en aller en mon Païs, & de me retirer tout à fait; mais le moyen de ſe reſoudre à vivre dans un coin de Province, aprés avoir

passé tant d'années à la Cour. Il y a prés d'un an que je suis dans ces irresolutions, & je dépense mon argent, sans pouvoir me déterminer; parce que je trouve des difficultez par tout. Aidez-moy de vos conseils, je vous en prie, & assurez-vous que si je ne trouve point d'obstacle à les suivre, je m'y conformeray aveuglement; puisque je suis, Monsieur, Vôtre tres-humble & obeissant serviteur.

Le nom de celuy qui

avoit ſigné cette Lettre étoit ſi mal écrit, qu'il me fut impoſſible de le lire : mais il n'eſt pas difficile de connoître que c'eſt un eſprit inquiet qui ne ſçait ce qu'il écrit. I'en ouvris une autre qui s'adreſſoit à Mademoiſelle de** à Tours. Voicy ce qu'elle contenoit.

Lettre d'un Officier de la Bouche à ſa femme.

VOus ſerez bien ſurpriſe, ma chere femme, d'apprendre que nonobſtant la rigueur de la

ſaiſon, on nous menace déja d'un voyage. Vous avez voulu que j'aye pris le quartier de Janvier, dans l'eſperance que je ſerois diſpensé des corvées qu'on fait d'ordinaire dans ſes autres ; cependant vous voyez que le Roy marche dans le mois de Janvier comme dans le mois de Juillet, & je feray obligé de changer de quartier, ou de vendre ma Charge : car je vous avouë que je ne ſçaurois plus reſiſter aux fatigues que nous faiſons

en campagne : & si vous voulez que je vous parle franchement, j'aimerois mieux pour ma commodité estre encore Cuisinier de Monsieur le Doyen, que d'estre Officier de la Bouche du Roy ; mais l'honneur nous fait souffrir bien des choses. Imaginez-vous, ma pauvre Femme, que nous campons quelquefois dans un guerret, & qu'il pleut mesme fort souvent sur les potages du Roy, qui en rit au lieu de s'en fâcher, & les mange indif-

ferement froids, ou chauds, comme on les luy donne, ſans jamais s'en plaindre. Ie n'oſerois dire ce que je penſe, mais il me ſemble qu'un grand Roy devroit eſtre un peu plus delicat ſur les choſes qu'on luy ſert, parce que cela donneroit de l'émulation aux Officiers de la Bouche, & on verroit ce que chacun ſçait faire. Croiriez-vous bien qu'il trouva l'autre jour un poil dans un potage; & au lieu de s'en fâcher, il dit aprés l'avoir

regardé, qu'il étoit blond, & continua à manger: Monsieur le Doyen n'auroit pas souffert cela, & il auroit pour le moins jetté le plat à la teste de quelqu'un. Le Roy ne se soucie point de ce qu'il mange, ce qui est un grand mal-heur pour nous; & il aime mieux un Soldat, qu'un Officier de la Bouche Quel dommage qu'il soit si peu sensible au plaisir de faire bonne chere; car asseurément s'il n'avoit pas ce défaut, je crois qu'il se-

toit un Prince parfait. Adieu, ma chere femme, je me recommande à vos bonnes graces, & je demeure vostre serviteur & bon mary, Julien.

Aprés que j'eus lû cette Lettre, j'en trouvay une autre qui s'adressoit à Monsieur de Claverie, Conseiller au Parlement de Navarre, à Pau. Elle étoit écrite en ces termes.



Répense de l'Autheur à un de ses Amis, qui l'avoit felicité du succez de ses Ouvrages.

VOus n'y songez pas, Monsieur, lors que vous me felicitez sur mes ouvrages : peut-estre ne sçavez-vous point que je me mocque de ceux qui les trouvent bons, & encore plus de ceux qui les achetent ; car comment diable voulez-vous, qu'un Homme qui a passé sa vie à l'Armée & dans des voyages, puisse faire de

bons Livres. La demangeaiſon d'écrire m'ayant pris, je trouvay un Libraire d'aſſez bonne foy pour acheter ce que j'avois fait. Ce bon ſuccez m'engagea à écrire encore, mais j'en avois ſi mauvaiſe opinion, que je n'oſay pas m'adreſſer une ſeconde fois au Libraire qui avoit imprimé le premier. Ie portay mon manuſcrit à un autre qui ne me connoiſſoit point; la femme de mon Libraire l'ayant ſçeu, vint comme une furie dans la Bouti-

que de ce dernier, & aprés mille emportemens, elle luy reprocha que cela étoit fort mal honneste de luy débaucher ses Autheurs. Comme je ne comprenois rien à cette querelle, je voulus les appaiser; mais la femme tourna sa colere contre moy, & me dit que j'étois un ingrat, puisque je portois mes ouvrages à un autre Libraire, sans les presenter auparavant à son mary, qui m'avoit fait connoistre dans le monde, & que sans luy

je ne ſerois qu'un Autheur de chien. Ie fus ſi chatoüillé d'eſtre traité d'Autheur, que cela me fit oublier les injures qu'elle me dit; car franchement je ne croyois pas eſtre Autheur. Quatre jours aprés je trouvay mon nom dans le Mercure Galant & dans le Iournal des Sçavans, où l'on me traitoit d'Autheur. Je me ſuis ſi bien accoutumé à cette qualité, qu'enfin j'ay crû tout de bon que je l'étois; & comme j'ay remarqué que la pluſpart de ceux

qui achetent des Livres demandent les plus nouveaux, j'en fais un toutes les ſemaines qui ſe debite ſur la nouveauté de la datte, & l'Impreſſion eſt quelquefois venduë avant qu'on ſe ſoit apperceu que le Livre ne vaut rien. Voila, Monſieur, comme je me ſuis embarqué à faire des Livres de mon autorité; ainſi épargnez-moy un peu à l'avenir, & ne me traitez pas en Autheur preſomptueux. Ie ne vous envoye point mes ouvrages,

parce que je n'en ay pas aſſez bonne opinion. Ie ne vous conſeille pas auſſi de les acheter, car je vous répons que je me moquerois de vous, quoy que je ſois vôtre tres-humble & tres-obeiſſant ſeruiteur, Prechac.

I'ouvris une autre Lettre qui s'adreſſoit à Mademoiſelle de ** en Bellecour à Lyon. Elle étoit écrite en ces termes.

Réponse d'un Amant à sa Maitresse.

AVez-vous bien l
dureté de me dire
que je vous ay oubliée
& peut-il vous passer pa
la teste, que je sois capa
ble de vous oublier ja
mais. Je vous avouë qu
cet injuste reproche m'ac
cable, mais ne cherchez
vous pas un pretexte pou
justifier la tiedeur qu
vous sentez peut-estr
pour moy. Quelque Ri
val heureux n'auroit-i
pas effacé de vôtre cœu
le

les agreables idées que vous m'aviez aſſuré qui ſeroient toute vôtre conſolation en mon abſence ; j'ay eſté preſt à partir pour m'aller plaindre de vous, à vous-meſme, & je l'aurois ſans doute fait, ſi je n'avois conſideré que je hazardois à perdre ma Charge, & peut-eſtre ma fortune, qui ſont des biens qui vous appartiennent, & que je n'eſtime que pour vous en faire part. Ie ne ſçay ſi cette raiſon auroit eſté aſſez forte pour me retenir ; ſi

je ne m'étois rassuré en lisant vostre Lettre precedente, qui m'a paru si tendre, que je me suis flatté que les reproches que vous me faites par vostre derniere ne sont que des effets de vôtre pssion. Vous voyez bien que l'amour est toûjours dans vos interests, puis qu'il a sçeu m'expliquer vos reproches en sa faveur, & à vôtre avantage Ne me faites donc plus souffrir, & afin de dissiper les frayeurs que vous m'avez fait par vôtre der

niere Lettre, écrivez-m'en une la plus tendre & la plus emportée que vous pourrez imaginer. Mais je ne ſçay ce que je demande, de grace ne vous aidez point de vôtre imagination, & ne me nandez rien qui ne parte le vôtre cœur ; le mien n'eſt occupé que de vous, & il vous eſt ſi fidelle, que je ſuis perſuadé qu'il ne m'obeïroit pas, ſi je voulois l'employer à autre choſe qu'à vous aimer.

Cette Lettre me fit ju-

ger que celuy qui l'écrivoit aimoit sa Maîtresse d'une passion violente & delicate. I'en ouvris une autre qui s'adressoit à Monsieur de la Bistiere, Conseiller en l'Eslection de ** à Roüen. Voicy ce qu'il y avoit.

Réponse à un Provincial qui se mesloit de donner des avis pour le gouvernement de l'Estat.

IE vous suis extremement obligé, Monsieur, de l'avis que vous m'avez envoyez par preference à

tant d'autres, comme vous me le marquez. Ie vous declaré par avance, que je n'y pretends rien ; & si vous voulez que ie vous parle franchement, je vous avoüeray que vostre projet m'a paru fort ridicule. J'en ay parlé à un Homme de la Cour, qui m'a traité d'extravagant & qui aprés l'avoir examiné m'a fait voir qu'il estoit beaucoup plus chimerique qu'il ne m'avoit d'abord paru. Tout ce que j'ay pû faire, a esté d'obtenir de luy, qu'il

n'en parleroit à personne. Ainsi, Monsieur, vous voyez que cette affaire qu'on a trouvé en Province si avantageuse pour l'Etat, a passé icy pour une folie ; & je doute fort que vous trouviez quelqu'un qui veüille se charger de donner un Placet pour cela. Il est plus difficile que vous ne pensez, d'imposer à des Ministres qui examinent toutes choses avec beaucoup de circonspection, rien n'échape à leurs lumieres ; ce n'est plus le

temps de faire valoir ſon zele en donnant des avis vagues & chimeriques, & ſi la pluſpart des Gens qui donnent des Placets ſe rendoient juſtice, le Roy ne ſeroit pas ſi importuné, & ſes Miniſtres qui luy rendent compte des plus petites choſes, n'auroient pas la peine de l'informer de pareilles viſions. Croyez-moy, Monſieur, attachez-vous à bien gouverner vôtre famille, & ne vous embarraſſez pas des ſoins de l'Eſtat: ceux qui ſont pre-

poſez pour cela y reüſſiſſent admirablement bien, & je ſuis perſuadé que tous ces habiles Raiſonneurs de Province, qui croyent qu'on leur fait injuſtice de ne les appeller pas au Miniſtere, ne ſeroient pas capables d'eſtre leurs Commis. Vn fort habile homme en Province, ne ſe trouve ſouvent qu'un ſot à la Cour. Je vous demande pardon, Monſieur, ſi je vous parle avec cette liberté, vous voyez à quel deſſein je le dis, & je ſuis

persuadé que vous ne prendrez pas cela pour vous, puisque vous sçavez bien que je suis vôtre tres-humble serviteur.

Ie fus fort content de celuy qui écrivoit cette Lettre, je juge qu'elle étoit adressée à quelque vieux réveur, qui n'ayant jamais sçeu gouverner sa maison, vouloit se méler de donner des avis pour le gouvernement de l'Estat, & importunoit de ses Lettres quelque homme de sa connois-

ſance qui étoit à la Cour.
Je pris une autre Lettre qui s'adreſſoit à Monſieur de ** Officier de la Maiſon du Roy, ruë Quinquempoix, à Paris. Voicy ce qu'elle contenoit.

Lettre d'une femme jalouſe qui écrit à ſon mary, qui ſe divertiſſoit avec ſa Maitreſſe.

VOus ne meritez pas que je me donne la peine de me mettre en colere contre vous, je veux pourtant bien que vous ſçachiez, que je ſuis in-

formée de la conversation que vous eustes hier avec la personne que vous m'aviez promis de ne voir jamais. Ingrat est-ce ainsi que vous répondez à l'amour, & à la fidelité d'une femme qui n'aime que vous: Ne craignez-vous pas, que je me lasse enfin de tous vos discours, pendant que vous conservez toute vôtre tendresse pour une infame. Voila donc les grandes affaires qu vous aviez à Paris, & qui vous donnoient tant d'empressement pour

vous y rendre : Que seroit-ce, si ie suivois vôtre exemple, perfide que vous estes ? Croyez-vous que ma vertu puisse toûjours resister à vôtre indifference, & que je veüille passer ma vie avec un mary qui ne m'en donne d'autre marque que l'authorité qu'il prend sur moy. Vous n'estes que trop persuadé que je suis incapable de vous trahir, plût à Dieu. Eussiez-vous moins de confiance, vous ne vivriez pas si en repos de ma conduite, & j'au-

rois le plaisir de vous donner quelque moment d'inquietude pour toutes les mauvaises nuits que vous me faites passer. Je vous declare que si vous ne revenez demain, je vous iray chercher; & je ne vous réponds pas que mon desespoir ne m'emporte à vous reprocher vôtre perfidie, en presence de tout le monde.

Je jugeay que cette Lettre étoit écrite par une femme jalouse, je la mis à part, parce que le Courtisan m'avoit recomman-

dé de mettre enſembl
toutes celles qui ſeroien
écrites par des femmes
J'en ouvris une autre qu
s'adreſſoit à Monſieur Fer
rary Banquier à Lyon
pour faire tenir à ſor
Excellence Monſeigneu
le Comte de Melgar
Gouverneur de Milan
à Milan. Ie la lûs, & j
trouvay ce qui enſuit.

Letttre d'un Envoyé, qui rend compte de la Cour de France au Gouverneur de Milan.

JE vous ay déja envoyé Monſeigneur, une relation de tout ce que j'ay veu depuis Milan juſqu'à Paris : & j'avois differé à vous informer des choſes que vous m'aviez recommandées à mon départ, parce que dans les commencemens que je ſuis arrivé icy, je m'imaginois que tous ceux à qui je parlois étoient ou des

Officiers, ou des Pensionnaires du Roy. Car je ne trouvois personne qui ne me parlast à sa loüange, & qui ne m'apprit quelque nouveau miracle de ce Monarque; ce qui m'a obligé à me rendre fort assidu auprés de luy, afin d'examiner moy-mesme, & sa conduite & ses actions. Et sans m'en rapporter à tout ce que j'ay appris par plusieurs personnes desinteressées, j'ay trouvé que tout ce qu'on m'avoit dit étoit veritable, & que ceux qui

avoient entretenu vôtre Excellence à Milan du merite de ce grand Roy, luy rendoient justice ; il me semble mesme que la Renommée qui est toûjours occupée de ses Victoires, & qui ne le fait connoître dans les Païs Etrangers que sous la forme de Mars, neglige trop à nous informer de mille autres surprenantes qualitez de ce Prince. Voicy à peu prés ce qui m'en a paru.

Il est grand & bien-fait, il a la physionomie

heureuse, la mine fort fiere, quoy que meslée d'une grande douceur. Ie vous avouë, Monseigneur, que j'ay esté le plus surpris de tous les Hommes en le voyant: Car aprés toutes les grandes actions qu'il a faites, je m'étois imaginé de trouver un Prince fort âgé, au lieu qu'il m'a paru encore jeune: & je doute fort qu'il ait plus de trente-cinq ans, quoy qu'on m'ait assuré qu'il en avoit prés de quarante. Il joüit d'une parfaite

santé, & le Ciel qui la formé pour le modele des Rois, a pris soin de l'exempter des maux qui incommodent la plûpart des autres Hommes, afin que tous les jours de sa vie fussent remarquables, & que la posterité en pût conserver la memoire avec soin.

Il est grand Capitaine, il entend parfaitement bien le détail d'une Armée, les marches & les campemens; il connoist dans le moment le fort & le foible d'une Place;

Mais je m'amuſe à vous apprendre des particularitez que vous ſçavez mieux que moy, au lieu que j'avois reſolu de ne vous informer que des choſes que j'ay veuës. Vous jugez peut-eſtre, que le ſoin des Armées l'occupe tout entier; & qu'il ſe repoſe des autres affaires de l'Eſtat ſur la vigilance de ſes Miniſtres: Il eſt certain qu'ils luy rendent compte de toutes choſes, & qu'ils ne font rien que par ſes ordres exprés. Il aſſiſte au

Conſeil trois ou quatre heures tous les jours, & ſouvent il s'y trouve le matin & l'apreſdinée. Il répond ſur le champ aux Ambaſſadeurs des autres Princes; il eſt civil avec les Etrangers, affable à ſes Subjets; & il donne de ſi bonne grace, qu'on eſt ſouvent plus ſatisfait de ſa maniere de donner, que du don meſme. Il eſt inoüy qu'il ait jamais répondu rien de fâcheux à qui que ce ſoit; & de l'humeur dont vous connoiſſez les François, vous

jugez bien que la moderation n'eſt pas une vertu inutile parmy eux. Ce ſage Prince eſt toûjours égal, & ne ſe met jamais en colere. Ne vous imaginez pas que cette ſageſſe luy donne une froide gravité, qui eſt le defaut de la pluſpart des ſages. Le Roy eſt d'une humeur douce & gaye, il aime tous les divertiſſemens d'un honneſte Homme; il joüe, il chaſſe, & danſe admirablement bien. Il eſt fort touché de la Muſique, & s'y con-

noiſt mieux que perſonne de ſon Royaume. Ses Sujets l'ayment, & je remarque que les Officiers de ſa maiſon ont un ſi grand attachement à ſa perſonne, qu'il n'y en a pas un qui ne ſacrifiaſt avec plaiſir ſon bien & ſa vie pour ſon ſervice. Il faut dire auſſi qu'il eſt le meilleur Maître du monde, & lors qu'un honneſte Homme de quelque condition qu'il ſoit, eſt aſſez heureux de l'approcher, il eſt ſeur qu'il luy fait du bien;

mais il aime qu'on ait de la probité, & qu'on s'attache à son devoir. On ne le trompe guere deux fois ; il hait naturellement les fripons, & on peut dire sans exagerer, que c'est le Prince de l'Vnivers qui se connoist mieux en hommes, & qui penetre plus avant dans le cœur de ceux qui luy parlent. Il joint à cette grande penetration un discernement admirable; il sçait la portée de l'esprit de ceux qui l'approchent. Lors qu'il y a quelque

Charge

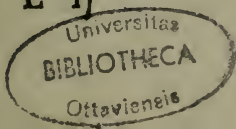
Charge à remplir, on ne manque jamais de raiſonner ſur les Subjets qui peuvent y pretendre: mais auſſi-toſt que le Roy en a pourveu quelqu'un, il eſt certain que ſi l'on veut ſe dépoüiller de l'amour propre, & examiner le choix du Roy avec deſintereſſement, on demeure d'accord qu'il l'a donnée à celuy qui eſtoit plus propre à remplir ce poſte.

Au reſte, Monſeigneur, deſabuſés-vous de l'erreur où vous eſtiez, de croire qu'un Homme qui a du

bien choiſit en France les eſtabliſſemens qu'il aime le mieux. Le bien y donne aſſurément de grandes facilitez aux perſonnes de merite ; mais quelque bien qu'on ait, le Roy ne donne jamais l'agrément des Charges qu'à des perſonnes de qui la probité luy eſt connuë ; & l'on voit que ceux qui occupent aujourd'huy les Charges plus conſiderables de l'Eſtat, y ſont parvenus par leur merite, & la pluſpart ſans bien. On ne ſçauroit, MONSEIGNEUR,

vous informer par une ſimple Lettre de toutes les grandes qualitez de ce Monarque. Il eſt certain que jamais Prince n'a mieux ſouſtenu le nom de Grand que celuy-là.

Ne me blâmez pas de ce que je fais un Panegyrique, plûtoſt qu'une Lettre ; tout ceux qui connoiſſent le Roy ſont charmez de ſa maniere d'agir, & on ſent toûjours plus de choſes à ſon avantage, qu'on ne ſçauroit en exprimer. Vous conviendrez ſans peine de



ce que je vous dis, si vous faites reflexion que la France est ce mesme Royaume qui a esté déchiré de factions & de guerres civiles sous les Regnes precedents, & dont les peuples naturellement inquiets ont esté de tout temps recommandables par leur valeur quoy que tous les Historiens blâment leur mauvaise conduite & leur legereté.

Les François d'aujourd'huy ne sont peut-estr pas plus sages que leur

peres, c'eſt le meſme ſang & le meſme eſprit: Mais LOUÏS LE GRAND les gouverne. Ce qui fait voir que la gloire que s'eſt acquiſe cette Nation, qui eſt aujourd'huy ſi redoutable à tout l'Vnivers, eſt l'ouvrage d'un ſeul Homme, & l'effet de la valeur & de la conduite du plus judicieux Roy qui ait jamais eſté. Souvenez-vous que la France & l'Eſpagne ont eu autrefois la guerre pendant pluſieurs années, avec un avantage preſque égal; &

cependant nous venons de voir que toutes les puiſſances de l'Europe jointes enſemble, n'ont pû reſiſter aux armes du Roy. Je ne ſuis pas Partiſan des François, vous avez veu que je vous ay parlé de leurs défauts; mais puiſque vous m'avez envoyé icy pour vous informer de ce qui s'y paſſe, & pour ſçavoir ſi tout ce qu'on dit du Roy eſt veritable, je n'ay pû m'empeſcher de vous dire les choſes comme elles ſont; je travaille à vous

faire un détail exact de la Maiſon Royale, du Gouvernement de l'Eſtat, de la maniere dont le Roy eſt ſervy, & de toutes les autres particularitez qui regardent cette Cour. Il me faut du temps pour vous ſatisfaire; mais aſſurez-vous que je vous l'envoyeray le plûtoſt qu'il me ſera poſſible, & que je ne perdray jamais les occaſions de vous temoigner que je ſuis avec un tres profond reſpect, Monſeigneur, De vôtre Excellence, le tres-hum-

ble & tres-obeïſſant ſerviteur.

Je jugeay que cette Lettre avoit eſté écrite par un Italien que le Gouverneur de Milan avoit envoyé en France, pour l'informer de ce qui s'y paſſoit: mais je fus ſurpris de ce que cet Etranger avoit ſi bien connu le Roy en ſi peu de temps; car le portrait qu'il en fait m'a paru fort juſte, & je n'y ay rien trouvé qui ne convint parfaitement au Roy. Ie remarque neanmoins, que cet

Italien n'eſt pas amy de noſtre Nation; il eſt vray qu'il faut ſonger qu'il écrit à un Eſpagnol. I'aurois eſté fâché que cette Lettre eut eſté perduë; ce qui m'obligea à la mettre dans ma poche, afin d'en prendre une copie & l'envoyer en ſuite à ſon adreſſe par la poſte. I'en ouvris en ſuite une autre qui eſtoit écrite de la main d'une femme, & qui eſtoit adreſsée à Mademoiſelle de ** à l'Hôtel de ** à Paris. Voicy ce qu'elle contenoit.

Lettre d'une Dame à sa suivante, qu'elle avoit envoyée à Paris pour des Commissions.

IL faut avoüer Cato, que vous estes une fille bien negligente ; je ne vous avois envoyée à Paris, que pour me choisir d'un beau rouge, & cependant vous m'en avez envoyé d'éfroyable. Trouvez-en d'autre si vous voulez. Car je ne sçaurois absolument me servir de celuy-là, & j'ay esté obligée de feindre que

j'avois la migraine, pour ne pas ſortir avec ce vilain rouge.

Dites au Brodeur, que ſi ma juppe n'eſt brodée pour Samedy prochain, je ne luy arreſteray ſes parties d'un an. Apportez-moy une paire de bas verds, & une autre paire de noirs; je ne ſçay pas ſi les autres femmes ſont de mon gouſt, mais je trouve que ces deux couleurs font mieux à la jambe que toutes les autres: & je ne comprens pas, comment une fem-

me qui veut eſtre bien chauſſée, pût ſouffrir des bas rouges, ou jaunes. Voyez Madame Gilon, & dites-luy que je ſuis fort contente des Points qu'elle m'a envoyé, & que j'ay deſtiné pour elle le premier Alpiu que je gagneray à la Baſſette. N'oubliez pas les mouches que je vous ay tant recommandées, & n'allez pas me dire que vous aviez d'autres choſes plus importantes à faire. I'aime mieux mes mouches, que tout ce que vous

pourriez m'apporter, à la reſerve du rouge. Car je vous declare, que je n'entendray point raiſon là-deſſus. Vous ſçavez bien qu'il me faut de la pommade, ainſi n'oubliez pas d'en prendre. A propos, ſouvenez-vous de m'apporter du ruban, & ſçachez ſur le Quay, des Orfévres ſi les Sonnettes de Marphize ſont faites. Je vous attends demain au ſoir, & ſi vous vous acquitez bien de toutes ces petites commiſſions, & des autres

qui ſont ſur voſtre me
moire, je diray par tou
que vous eſtes une bon
ne fille. Il n'y a plus d
paſte pour les mains, n
manquez pas d'en appor
ter.

J'avois fermé ma Let
tre, ſans vous faire ſou
venir de m'acheter ſi
paires de gands, & quel
ques peignes.

Ie remarquay dans cet
te Lettre le veritable ca
ractere d'une femme qu
n'eſt d'ordinaire occupé
que des ſoins qui ont rela
tion à ſa beauté, & qu

accable une pauvre Suivante de mille commissions qui luy paroissent toutes si importantes, qu'elle ne sçauroit en oublier une sans s'exposer à perdre ses bonnes graces. Ie la mis encore à part, parce qu'elle estoit écrite de la main d'une femme; & j'en lûs une autre qui étoit adressée à Monsieur de ** ruë saint Antoine, à Paris. Voicy ce qu'elle contenoit.

Lettre d'un Amy à un Homme qui avoit perdu une belle mere fort avare.

IE ne sçay, Monsieur, si je dois vous faire une Lettre de consolation, ou vous feliciter de la mort de Madame vostre belle-mere, quelque injustice qu'elle vous ait fait durant sa vie. Ie suis persuadé que vous avez esté sensible à sa mort ; cependant vos Amis, qui sont informez des duretez qu'elle avoit pour

vous & pour voſtre famille, ne ſçauroient s'empeſcher de s'en réjoüir. Il faut demeurer d'accord, qu'elle étoit une étrange femme, & il me ſemble que vous pourriez ſans honte vous diſpenſer d'en porter le deüil. Mandez-moy, je vous prie, ſi elle n'a pas demandé que ſon argent fut enterré avec elle. Car quel autre jugemẽt peut-on faire d'une femme qui n'oſoit ſortir de ſa chambre, de peur de s'éloigner de ſon coffre fort. Enfin vous en voila delivré, &

ſon bien vous ſera d'un grand ſecours. Je ſçay que vous eſtes l'homme du monde qui connoiſt moins l'intereſt ; cependant croyez-moy, il faut du bien, & malgré vôtre Philoſophie vous conviendrez qu'il y a une grande difference d'un honneſte homme riche à un honneſte homme gueux. Le bien donne de grands ágrémens dans la vie, au lieu que la miſere ne donne que des chagrins & des dégoûts, qui mettent ſouvent la

vertu d'un honeſte homme à l'épreuve. Ie ne ſuis pas pour ces inſatiables qui ne ſont jamais ſatisfaits, & qui ſervent plus leur bien que leur bien ne leur ſert. Il y a un temperament, mais il en faut juſqu'à un certain poinct. Ie ne ſçay pas ſi vous approuverez ma philoſophie; je vous réponds bien que je ne m'accommoderois pas de celle de Diogene. Ie ne voulois vous faire qu'une Lettre de compliment, & je vois que mon papier

eſt déja remply. Il faut pourtant trouver place pour vous aſſurer que je ſuis, Monſieur, Voſtre tres-obeyſſant ſerviteur, & bon amy.

Il eſt aisé à juger que cette Lettre avoit eſté écrite à un homme qui venoit de perdre ſa belle-mere, qui apparemment eſtoit une femme fort avare.

I'en ouvris une autre qui me donna beaucoup de peine à lire. Le deſſus étoit écrit en ces termes: A li Dame Claude Iacob,

dans ruë Monmart, à li cent Suiſ du Roy. Voicy ce que j'en déchifray avec beaucoup de difficulté.

Lettre d'un Suiſſe à ſa femme.

MOn pauvre femme, moy t'écrit méchant nouvel'es, que ne viendra à Paris de deux ſepmaines, Monſieur Capitaine point congé pour un diable. Si toy tout avoit vendu mon vieux vin premierement que moy alloit à Paris, toy n'ouvrira point mon

piece de Vin neuf, mais li faut prendre une piece du compere Simon : ti recomande di prendre avisement à cely petit garçon Estienne, moy le connoist beaucoup gourmād de Vin ; & quand toy sera empeschement, & que li descendra en cave, li faut faire toûjours siffler, ou aussi parler, parce que li boira tout nôtre gagnement ; & ti promets mon femme, que argent est longuement. cher cely année. Moy parviendra à li maison plustost que

pourra. Se fieur à toy
Claude Iacob

La Lettre du Suiſſe me fit rire, j'en décachetay une autre qui s'adreſſoit à Monſieur le Comte Hercule Viſcomti, à Milan. Elle eſtoit écrite en ces termes.

Lettre d'un Envoyé, qui informe un de ſes Amis des grandes qualitez de Monſieur.

VOus verrez, Monſieur, par la Lettre que j'écris à ſon Excel-

lence, ce que je luy
mande du Roy ; & comme
je me suis souvenu
qu'à mon départ vous
m'aviez recommandé de
vous informer de quelle
maniere ce Monarque
en use avec son Frere
j'ay pris un soin particulier
de m'en instruire
pour satisfaire vostre curiosité.

La qualité de Frere du
Roy est icy une condition
fort heureuse, sur
tout quand on l'est aussi
dignement que Monsieur
Ce Prince a des Garde
&

& des Officiers qui le ſervent par quartier ; il aſſiſte aux Conſeils, il a de grand appanages & de groſſes penſions, & pardeſſus cela le Roy lui fait ſouvent des preſens conſiderables. Il faut dire auſſi que Monſieur eſt le Prince du monde qui en fait meilleur uſage ; car il ne ſe ſert de ſes biens que pour en faire des liberalitez. Il conſidere beaucoup les Perſonnes de qualité, & ſe rend toûjours protecteur des malheureux ; ce qui fait que

le Roy l'en aime davantage, & qu'il lui accorde avec plaisir, les graces qu'il lui demande en leur faveur. Quelque difference que le rang mette entre ces deux Princes, il est certain que l'amitié n'y en met aucune, & il est rare de trouver parmi des particuliers deux freres qui s'aiment aussi cordialement. Les Monarques sont toûjours jaloux de leur gloire ; cependant il semble que le Roi n'auroit pas esté satisfait de la sienne, si son Frere n'y

avoit eu part. Il luy a donné le commandement des Armées, ou pour mieux dire, il lui a donné les moyens de faire paroître ſon courage & ſa conduite dans les Villes qu'il a priſes, & par les Batailles qu'il a gagnées. Il joint à cette ſage valeur des connoiſſances merveilleuſes; car il eſt certain que Monſieur ſe connoiſt à toutes choſes, il eſt plein d'égards, & entre avec une bonté extraordinaire dans les affaires des parti-

culiers. N'a-t'il pas pris à ſon ſervice, tous les Officiers de la Reine d'Eſpagne, qu'on avoit renvoyez de Madrid ; il eſt bienfaiſant, il aime la juſtice, & ſçait mieux que perſonne les devoirs de chaque Charge. Vous voyez bien, Monſieur, que no raiſonnemẽs n'étoient pa juſtes, lors que dans no converſations nous ſom mes demeurez d'accor que la condition du Ro de ** eſtoit preferabl à celle de MONSIEUR Il y a peu de Rois e

Europe qui ſoient ſi heureux que ce Prince. Je ne finirois point, ſi je voulois entrer dans le détail de ces grandes qualitez; & comme l'on m'accuſe déja d'eſtre partiſan des François, quoy que je ne le ſois que du merite, vous voulez bien que j'acheve ma Lettre, & que je vous aſſure que je ſuis.

Je jugeay que celui qui écrivoit cette Lettre commençoit à connoître MONSIEUR, quoy qu'il eut pû en dire beau-

coup de choſes plus avantageuſes.

I'en ouvris en ſuite une autre, qui eſtoit adreſſée à Monſieur de ** à Caën en Normandie. Voici ce qu'elle contenoit.

Lettre d'un Officier Normand à ſon frere.

IE ſuis ſi affligé, mon cher frere, que je n'ai pas la force de vous écrire. Il n'eſt que trop vray que la Paix eſt faite, & par là toutes mes eſperances ſont évanoüies. Vous y perdez plus que

vous ne penſez ; car il eſt certain que ſi la guerre eut encore duré trois ans, j'aurois eu un Regiment, où il m'auroit eſté facile de donner de l'employ à vos enfans : & aprés cela il ne falloit qu'un bon quartier d'hiver pour nous enrichir. Pluſieurs de mes camarades ont employé tout ce qu'ils avoient à remonter leurs Compagnies pour les mettre en bon état, ſe flatant qu'ils ſeront conſervez en temps de Paix. Pour moy, je n'ay pas

tant de confiance ; & comme je juge que les chevaux seront à bon marché aprés la reforme, j'ay vendu les meilleurs de ma Compagnie. J'ai ensuite donné congé aux Cavaliers qui les montoient ; & afin que cela ne me fit point d'affaires, je me suis plaint qu'ils m'avoient deserté, & j'ay eu permission de venir à la Cour, où je demande une gratification pour remonter ma Compagnie. Cependant je vous envoye cinq cens écus;

commencez, je vous prie, à les faire profiter. Ie ſuis reſolu de m'en aller à Rouën, & d'y pourſuivre le procez que mon frere le Chanoine m'a cedé. Si je le gagne je ſeray en eſtat d'en entreprendre d'autres ; & ſi par malheur l'affaire tournoit mal, je le vendray à un Procureur qui m'en fera bon party. Au reſte, j'eſpere d'amener trois belles jumens avec un cheval d'Eſpagne, qui me ſervira d'étalon ; & vous verrez que dans peu

de temps j'aurai un beau haras. N'oubliez pas de mettre à part tous les papiers qui concernent mon procez, afin que je trouve toutes choses en estat à mon retour. Je vous souhaite une heureuse année, & suis tout à vous.

Je compris que celui qui avoit écrit cette Lettre estoit un homme bien prévoyant, & fort habile. Je suis fort trompé, s'il avoit fait comme ce pauvre Officier Bearnois, qui aprés avoir passé le fosse de Valenciennes trouva

un Officier VValon qui luy offrit une bourſe fort peſante, & le pria de demeurer avec luy afin d'empeſcher que les Soldats ne le tuaſſent Ie vous donne la vie, répondit le Bearnois.... Suivez-moy. Si vous pouvez gardez vôtre bourſe, elle ne feroit que m'embaraſſer;& je cherche de la gloire,& non pas de l'argent. I'en ouvris une autre qui s'adreſſoit à Monſieur de Vice-viviene,& qui étoit écrite en ces termes.

Réponse à un homme qui demandoit conseil pour se marier.

J'Aprens par vôtre Lettre, Monsieur, qu'on vous a proposé un mariage considerable, & que vous ne voulez vous déterminer que par mes avis. Ie vous declare que je ne vous en donneray pas là-dessus, & que je ne veux pas m'exposer à perdre vôtre amitié en vous conseillant sur cette affaire. Le mariage est une de ces sortes de choses sur

lesquelles on ne sçauroit jamais raisonner juste; & il faut toûjours attendre l'évenement pour en juger. Car quelque bon esprit qu'un homme ait, une femme le change souvent, & le rend quelquefois malheureux pour toute sa vie. Il s'en trouve aussi qui ont l'esprit doux & bien fait, & qui contribuent beaucoup par leur complaisance & par leur sage conduite, au bon-heur de leurs maris. Ainsi, Monsieur, ne vous attendez

pas que je vous donne aucun conſeil ſur une affaire auſſi delicate que celle-là: Conſultez-vous vous-meſme, voyez ſi cela vous convient; & ſongez que c'eſt une affaire qui eſt pour vous ſeul, & dont vous ne ſçauriez partager le chagrin ou le plaiſir avec vos amis. Je juge que le bien de la perſonne que l'on vous propoſe, vous fait ſouhaiter de l'épouſer. Ne vous laiſſez pas ébloüir à des appa-rences qui ſouvent ſe trouvent fauſſes. Car je

remarque tous les jours, que le Public est fort liberal à donner du bien à une fille ; & aussi-tost qu'elle est femme , son mary trouve qu'elle en a beaucoup moins qu'il n'avoit crû Mais comme l'on ne doit jamais se marier par la seule consideration du bien, examinez si la personne est d'une humeur qui convienne à la vostre : c'est la contrarieté d'humeurs , & non pas le manquement de biens, qui cause d'ordinaire les divorces. Vous étes

ſage & prudent, c'eſt à vous à vous conduire; de ma part je me rejoüiray toûjours de tout ce qui vous ſera avantageux, puiſque je ſuis vôtre tres-humble & obeïſſant ſerviteur.

Cette Lettre me parut d'un homme ſage. Si tous ceux qui ſe marient faiſoient de pareilles reflexions, on ne verroit pas tant de gens ſe plaindre.

I'ouvris une autre Lettre qui s'adreſſoit à Madame Fauchereau, à Dijon.

Lettre du Bourguignon à sa mere.

JE n'ay pas voulu manquer, ma chere mere, de vous donner avis du grand changement qui eſt arrivé dans ma fortune : La Reine a voulu que j'aye pris métier, & je ſuis à preſent en apprentiſſage chez un Parfumeur;ce qui doit vous faire connoiſtre l'inconſtance des choſes du monde, puiſque ce meſme Bourguignon qui réjoüiſſoit par ſes plaiſanteries

la plus grande Reine de l'Vnivers, eſt aujourd'huy l'aprentif d'un Parfumeur: Et au lieu que toute la Cour m'écoutoit avec plaiſir, je me tourmente à crier pour appeller les paſſans dans noſtre Boutique, ſans que perſonne veüille m'entendre. Je ne doute pas que vous n'ayés beaucoup de déplaiſir d'aprendre cette triſte nouvelle, puiſque je ſuis hors d'état de travailler à la fortune de mes freres. Ainſi ne vous amuſez pas à leur faire apprendre de

nauvaises plaisanteries,
lans l'esperance que je
pourrois procurer la sur-
vivance de ma Charge
à celui qui reüssiroit le
mieux, & que cet em-
ploy demeureroit toû-
jours dans nostre famille,
comme il est demeuré
dans celle des Iean Dou-
cets. Il faut se desabuser
de la Cour, on est à pre-
sent trop difficile, & il
est plus mal-aisé de faire
fortune que vous ne pen-
sez. Ie me fie toûjours
que la Reine ne m'aban-
donnera pas, & cela m'en-

gage à apprendre mon métier avec application. Ie me recommande à tous mes freres; & suis ma mere, vôtre tres-affectionné fils.

La Lettre du Bourguignon à sa mere, me fit rire. I'en ouvris une autre qui s'adressoit à Monsieur de ** à l'Hôtel des Mousquetaires, à Paris.

Réponse à un Mousquetaire inquiet.

I'Ay receu une Lettre, Monsieur, par laquelle

vous me priez de demander vôtre congé à Monsieur le Chevalier de Fourbin : Ie m'intereſſe trop à vôtre fortune, pour vous rendre un ſi mauvais office, & je ſuis ſeur que vous en auriez du chagrin quinze jours aprés, comme cela eſt arrivé à d'autres jeunes gens de ma connoiſſance. Il eſt conſtant qu'il n'y a point de meilleure Ecole en France pour un jeune Gentilhomme que celle-là ; ils en ſortent tous honneſtes gens, lors qu'il

ont la patience de s'y perfectionner, & d'attendre qu'on leurdonne des emplois qui leur conviennent. Examinez un peu tous les officiers qui ſont dans la Maiſon du Roy à la teſte des Regimens, & dans les Places, la plûpart ont ſervi dans les Mouſquetaires ; & ils ont ſi bien profité de cette éducation, qu'ils ſe ſont toûjours diſtinguez & ſont parvenus à des emplois fort conſiderables: Mais les jeunes gens ſont inquiets, ils ne ſçavent

ce qu'ils veulent, & souhaitent toûjours ce qu'ils n'ont pas. Vous n'auriez pas esté un an chez vous, que vous seriez au desespoir d'avoir perdu vôtre ancienneté de Mousquetaire; & lors que cinq ou six ans aprés vous apprendriez qu'un de vos camarades auroit eu une Charge, pendant que vous seriez malheureux dans un coin de Province, vous ne vous consoleriez jamais d'avoir manqué par vôtre impatience des établissemens que d'autres

moins eſtimez que vous, auroient eu. J'ay plus d'experience que vous, ainſi je ſçay ce qui vous convient : Croyez-moy, laiſſez-vous conduire, & ne ſongez qu'à meriter l'approbation de vôtre Commandant ; il vous avancera aſſurément lors qu'il en trouvera l'occaſion, car il m'a parlé de vous avec eſtime. Voila, Monſieur, la plus veritable marque que je puiſſe vous donner de l'amitié que j'ay pour vous ; & que je ſuis vôtre

tre tres-humble ſervi-teur.

Je trouvay cette Lettre de fort bon ſens, & je jugeay que celuy qui l'avoit écrite connoiſſoit parfaitement l'humeur des jeunes gens. I'en pris une autre qui s'adreſſoit à Mademoiſelle Fanchon ruë de l'Arbre-ſec à Paris. Voicy ce qu'elle contenoit.

Reponſe d'un Amant à une Maiſtreſſe commode.

IE ſuis perſuadé, Mademoiſelle, que mon ab-

ſence vous donne beaucoup de chagrin, comme vous me le mandez. Car il me revient de toutes parts, que vous tachez de vous en conſoler, en vous divertiſſant avec vos Amis. Ie m'imagine que la conſideration que vous avez pour moy, vous engage d'avoir cette complaiſance pour eux, & je juge que ce que vous en faites n'eſt que pour exercer vôtre tendreſſe, afin de m'en donner des marques plus ſenſibles à mon retour. Ie vous en ſuis ex-

trememement obligé, mais je vous avoüe que je me défie beaucoup d'une Dame qui apprend à faire l'amour, & je craindrois fort qu'une personne qui en fait apprentissage n'en fit bien-tost métier. Vous en trouverez qui seront moins delicats, & qui croiront tous les sermens que vous leur ferez de leur estre fidelle. Ie suis bien fâché d'estre d'une humeur si difficile; mais en revanche avoüez que je suis bien commode, puis qu'aprés toutes les

trahiſons que vous m'avez faites, la ſeule vangeance que je prens de vous, eſt de vous aſſurer que je ne ſeray jamais vôtre ſerviteur.

Ie ne diray pas mon ſentiment ſur cette Lettre, chacun en penſera ce qu'il voudra. J'en lûs une autre, qui étoit adreſſée à Madame de *** ruë Plaſtriere, à Paris. Elle étoit écrite en ces termes.

Lettre à un Homme qui vouloit estre Religieux.

J'Apprens, mon frere, que vous vous diſpoſez à prendre l'habit de Religieux au commencement du Careſme. Je ne ſçaurois deſapprouver un deſſein ſi loüable, mais je ne puis pas m'empeſcher de vous en dire mon ſentiment. La profeſſion que vous allez embraſſer, eſt aſſurément la plus ſainte que vous euſſiez pû choiſir; elle eſt auſſi la plus tranquille, lors qu'on

est bien détaché de toutes les choses du monde, & qu'on ne se propose que de faire son salut. Je ne voy rien de plus heureux qu'un homme qui passe sa vie à loüer Dieu, qui est le métier que les Anges font dans le Ciel: mais je vous avertis qu'il est plus difficile que vous ne pensés, de se mettre en cet état, & de renoncer à toutes choses pour acquerir le repos d'esprit, qui est si necessaire à un bon Religieux. Examinés-vous bien avant que de

vous engager; & ne vous allez pas imaginer, que l'habit dont vous ſerez revétu vous donnera un autre eſprit, & d'autres ſentimens. Vous ſerez le méme homme combatu de meſmes paſſions; & de l'humeur dont je vous connois, vous aurez bien de la peine à obeïr à vos Superieurs, vous qui n'avez jamais voulu ſuivre les avis de vos parens, & qui avez toûjours crû en ſçavoir plus que les autres. Ie ſuis perſuadé que ſi vous eſtiez dans

une Religion que vous n'en sortiriez point, & que vous souffririez tout plûtost que de vous exposer au ridicule que cela vous donneroit dans le monde: Mais il est dangereux aussi que cela ne vous jette dans un desespoir, & que faisant un mauvais usage de vôtre habit, & des talens que vous avez, vous n'augmentiez le nombre des méchans Religieux dont le monde n'est déja que trop remply, & qui font plus de tort à leur Reli-

gion par la vie libertine qu'ils menent, que les bons ne luy acquierent de gloire par leur exemple. Ie juge qu'un homme aussi éclairé que vous l'estes, ne fera pas grand cas de mes remontrances ; j'ay esté pourtant bien-aise de vous donner ces avis, & pour l'amour de vous & pour ma propre satisfaction. Au reste, dépoüillez-vous de cette bonne opinion que vous avez de vous-mesme ; car si vous conserviez cet esprit, vous

ſeriez en horreur à tout le monde, L'humilité doit eſtre inſeparable d'un bon Religieux, quoy qu'il s'en trouve qui ſont ſi remplis d'orgueil, qu'ils tirent vanité des mémes choſes qui devroient les rendre plus humbles. Il eſt certain qu'on en voit des uns & des autres ; je ſouhaite que vous ſoyez des bons. Mais encore une fois examinez-vous bien, & voyez ſi vous ſerez propre à ce que vous voulez faire le ſeray ravy que vous ſoyez

content, & vous me feriez injuſtice ſi vous doutiez jamais de mon affection.

Ie jugeay que cette Lettre eſtoit écrite par un homme qui connoiſſoit la legereté de ſon frere; les avis qu'il luy donnoit me parurent de fort bon ſens. I'en decachetay une autre qui s'adreſſoit à Monſieur Volf, Banquier à Francfort, pour faire tenir à ſon Alteſſe de ** Voicy ce qu'elle contenoit.

Lettre d'un Envoyé d'Allemagne, à son Prince.

J'Ay pris un ſoin extreme, Monſeigneur, de m'informer ſuivant les ordres de Vôtre Alteſſe, de tout ce qui ſe paſſe en ce Royaume; où je n'ay veu que des choſes ſurprenantes. Le Roy a diminué conſiderablement les Tailles, & cependant il n'a pas laiſſé de donner cette année de nouvelles penſions, & particulierement à des Officiers de Robe. Il eſt vray qu'on

a fait une grande reforme dans les Troupes ; & vous serez étonné d'apprendre, qu'on a encore conservé six vingt mil hommes, sans compter la Marine. Vous jugez bien qu'on n'a pas licentié les meilleurs. Le seul Regiment des Gardes me donne de l'admiration, il n'y a que de grands Hommes choisis, tous d'une taille egale. Je n'oserois vous parler de la maniere dons ils sont vestus ; car vous auriez peine à croire, qu'il n'y

a pas un Soldat qui n'ait un grand Buffle, dont les manches ſont chamarrées d'or & d'argent, & une caſaque rouge avec des gances ou galons d'or & d'argent. Ie ne ſçaurois preſque vous dire, comment les Officiers ſont habillez Leurs habits ſont couverts d'or & d'argent ; & à peine peut-on diſtinguer, que les Officiers des Gardes Françoiſes ont des juſte-au-corps bleus, & que les Suiſſes les ont rouges. On a donné des habits ex-

trement riches aux Gardes du Corps, Gendarmes, Chevaux Legers & Mousquetaires. Ils sont tous d'une magnificence extraordinaire; & la plus-part de ceux qui servent dans ces Compagnies ont esté Officiers. Au reste, je n'ay jamais veu de Troupes si bien montées, & je vous assure sans aucune exageration, que je n'y ay pas trouvé un seul cheval que vôtre Altesse ne pût fort bien monter à la teste d'une Armée. Je m'étois imaginé qu'u-

ne ſi longue guerre & les grands ſecours que le Roy a envoyé à ſes Alliez auroient épouſé ce Royaume. Mais j'ay eſté témoin d'une choſe qui m'a plus ſurpris que tout le reſte; car j'ay veu des Affiches dans tous les coins des ruës de Paris, pour faire ſçavoir à tous ceux qui avoient preſté de l'argent au Roy, qu'ils pouvoient apporter leurs quittances au Treſorier, qui les rembourſeroit.

Vous pouvez juger par là, Monſeigneur, combien il ſera inutile à l'ave-

nir que les Princes Etrangers ayent des eſpions en France, puis que s'ils les ſervent fidellement ils ne ſçauroient plus leur mander que des choſes deſagreables. J'attends vos ordres pour m'en retourner; & ſuis avec un tres profond reſpect, Monſeigneur, De Vôtre Alteſſe, Le tres-humble & tres-obeyſſant ſerviteur.

Je jugeay que cette Lettre avoit eſté écrite à quelque Prince d'Allemagne par un homme qu'il avoit envoyé en France, pour

l'informer de ce qui s'y paſſoit depuis la Paix. I'en ouvris une autre qui s'adreſſoit à Monſieur Guerin Maiſtre Brodeur, ruë des vieilles Eſtuves. Ie trouvay qu'il y avoit ſous la premiere envelope une autre Lettre cachetée avec de la ſoye gris de lin, mais ſans deſſus : Ce qui me fit juger qu'il pouvoit y avoir du myſtere; & dés ce moment il me paſſa par la teſte, que c'étoit peut-eſtre la Lettre que le Courtiſan cherchoit. Ie la lûs, & y trouvay ces paroles.

Reponse de la Marquise à son Amant.

POurquoy me reprochez-vous une contrainte qui me coûte plus que vous ne pensez. Ne devriez-vous pas estre trop content, puisque je vous ay permis de m'écrire, & que je veux bien recevoir vos Lettres ? En seriez vous plus satisfait, quand on sçauroit dans le monde que vous avez une forte passion pour moy, & que j'ay souffert

que vous me l'ayez appriſe. Les paſſions où il n'y a point de myſtere diminuent inſenſiblement; & j'ay toûjours oüy dire qu'il en faut en amour. Vous ſçavez d'ailleurs, que mon mary n'eſt pas le ſeul fâcheux que je dois craindre. Je tremble en vous écrivant, & vous devriez me ſçavoir bon gré des frayeurs que je ſouffre, pour vous faire une réponſe qui vous apprendra, que malgré toutes les meſures que je ſuis obligée de garder,

mon inclination qui ne reconnoiſt point d'autres loix que celles du cœur, ne ſe partage point, & m'inſpire de vous aimer toûjours.

Cettre Lettre me parut fort tendre, & je fus confirmé dans la penſée que j'avois eu, que c'étoit peut eſtre celle qui avoit donné occaſion à faire voler le Courrier. Comme il eſtoit déja tard, & que le Courtiſan ne revenoit point, je ſortis pour aller diſner, jugeant bien qu'il y avoit

encore assez de Lettres pour m'occuper une autre matinée. Je fermay la porte de la chambre, & j'en donnay la clef à un des gens du Courtisan, aprés luy avoir bien recommandé de n'y laisser entrer personne, & de ne la donner qu'à son Maistre.

FIN.

